



LES EXPLORATIONS ARCTIQUES

SUITE



ARTI en 1852 avec l'importante expédition de cinq navires commandés par sir Edward Belcher (et forcément abandonnés par la suite), le lieutenant Mac Clintock avait été chargé d'une exploration en traîneau; durant 105 jours, il avait parcouru 1,148 milles de côtes et réussi à délimiter les contours de l'île du Prince Patrick, la plus oc-

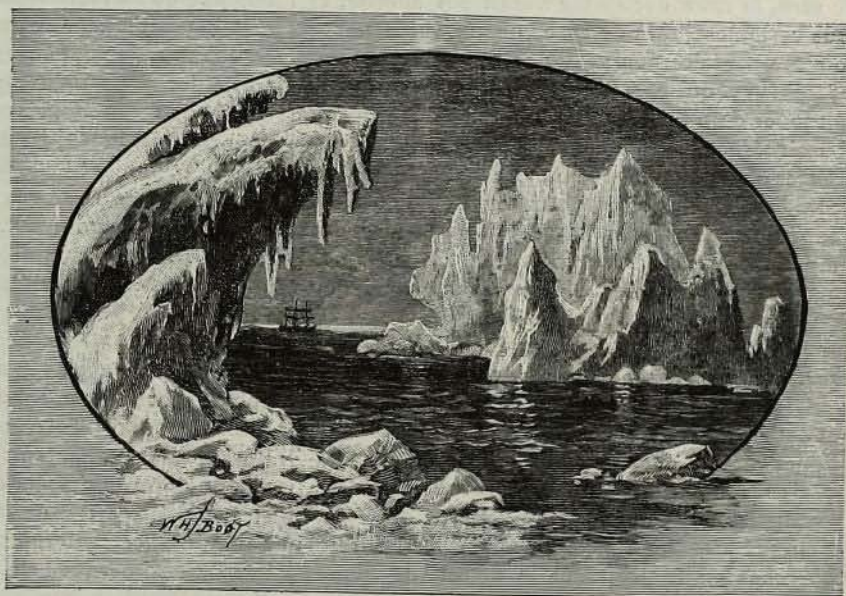
cidentale de l'archipel Parry. Aucun des périls, aucune des souffrances possibles de son nouveau voyage ne lui étaient donc inconnus.

Après James Ross, Austin, Kennedy, Belcher, Mac Clure, Kellett, Morton, Kane, Nares, Hayes et bien d'autres, Mac Clintock voulut essayer de percer le mystère qui enveloppait encore la destinée de Franklin.

Parti d'Alberdeen le 1^{er} juillet 1857, *Le Fox* était emprisonné dans les glaces le 18 août, à mi-chemin de la baie de Melville et du détroit de Lancaster. La captivité dura huit mois au milieu de ce chaos trop souvent mouvant de montagnes de glaces qui parfois se brisent en blocs énormes. L'existence devient alors un miracle de toutes les heures : tantôt un soulèvement sous-marin lance, à des hauteurs effrayantes, des blocs dont chacun peut écraser le navire en retombant; tantôt ces masses se précipitent l'une sur l'autre avec des grincements, des détonations qui défieraient les éclats de la foudre, ou bien, se resserrant en deux murailles, ils menacent de pulvériser le vaisseau, se rapprochant chaque jour, rétrécissant l'espace qui lui permet de respirer, l'étreignant, le secouant de frissons mortels accompagnés de craquements sinistres. La destruc-

tion devient alors si probable que tout est jeté sur la glace, embarcations, traîneaux, vivres, vêtements, combustible, et l'équipage, voyant la mort probable se rapprocher d'heure en heure, se prépare stoïquement à l'éloigner, à la vaincre, si faire se peut.

Si tout va bien, il faut songer à soutenir le moral de ces hommes séparés du monde entier et plongés pendant une période plus ou moins longue, selon les parages où ils séjournent, dans



les ténèbres de l'hiver polaire, qui dure de quarante à cent trente jours. On n'a même plus la ressource des chasses à l'ours, au renne, au bœuf musqué, de la poursuite des phoques, des morses et des narvals; alors, les officiers combattent par les moyens les plus ingénieux ce terrible ennemi, l'ennemi qui détruirait rapidement, si on lui laissait libre carrière, la force morale dont on a tant besoin dans les moments de grande lutte. Chaque expédition profitait de l'expérience des devancières et se munissait plus complètement de jeux et d'amusements de toute espèce, sans oublier les livres, les orgues de Barbarie et autres instruments. Les officiers faisaient des cours à la portée de leurs équipages, et les hommes, dont la présence était



toute volontaire, montraient d'année en année plus de zèle à les suivre. On pouvait se rendre compte des progrès de l'instruction populaire. Dans le premier quart du siècle, le nombre des matelots sachant lire était très restreint; aujourd'hui, c'est le contraire qui fait exception. On en vint à emporter des presses d'Angleterre, et tout navire eut au moins un officier et un matelot instruits dans l'art de composer. La typographie installée, on fondait un journal, et Dieu sait combien il fallait s'ingénier pour trouver les matières qui devaient le remplir! Les nouvelles théâtrales y aidaient beaucoup, car on en arriva graduellement à installer des représentations d'autant plus intéressantes que chacun devait payer de sa personne: invention, imagination, jeu. On emportait des costumes de la mère patrie, et les plus jeunes officiers poussaient le dévouement jusqu'à sacrifier leur barbe et leurs moustaches soyeuses pour jouer les rôles d'*actrices*. On s'imagine facilement la gaieté des répétitions, des préparatifs de costumes. Vu la température qui pouvait descendre à 60 au-dessous de zéro, la robe décolletée n'était pas admise, et sous certaines jupes de gaze, on pouvait apercevoir des pantalons en peau de phoque!!

Malheur à qui possédait une jolie voix ou pouvait jouer d'un instrument! On était sans pitié, on abusait féroceement de ces talents précieux.

Et les occasions de se réjouir ne manquaient pas. Outre les grandes fêtes pour tous, comme Noël (l'expédition Markham la célébra par une douce température de 45 degrés), il y avait les fêtes personnelles, depuis celle de la reine jusqu'à celle du plus humble matelot, et chacun devait *y aller* de sa petite chanson, ou autre production soit *artistique*, soit *littéraire*! Et, peu à peu, les jours de captivité passaient, le soleil reparaisait, et le travail actif reprenait accompagné trop souvent de fatigues inouïes et de terribles épreuves.

Mais revenons au capitaine Mac Clintock et à sa vaillante petite bande.

Son premier hivernage terminé, il reprit ses recherches en franchissant le détroit de Bellot, ainsi nommé d'après un jeune et brave officier français qui avait obtenu l'autorisation de prendre part à l'une des expéditions, et que la glace perfide, s'entr'ouvrant tout à coup sous ses pas, engloutit sans qu'on le vît même disparaître.

Profitant de la lumière du soleil, Mac Clintock envoyait ou dirigeait des excursions sur la glace, en différentes directions, avec des traîneaux tirés moitié par les hommes, moitié par ces merveilleux chiens esquimaux dont la force, le courage et l'intelligence sont, en général, si mal récompensés, sans que leur dévouement diminue pour cela.

Le 28 février, on rencontre des Esquimaux nomades et, comme le capitaine en avait un pour interprète, il obtint enfin quelques reliques provenant des disparus et la certitude que, plusieurs années auparavant, un navire avait été pris dans

les glaces au nord de l'île du Roi Guillaume, et que tout l'équipage, parvenu à descendre à terre, sans accident, s'était dirigé vers la rivière du Grand-Poisson, où il avait péri jusqu'au dernier homme. Aucun de ces Esquimaux n'avait rencontré les malheureux, mais un homme dit avoir vu leurs ossements sur l'île où ils étaient morts, et où quelques-uns seulement avaient reçu une sépulture.

D'autres rencontres faites pendant de terribles expéditions sur la glace, par une température qui ne permettait jamais au mercure de dégeler, mirent enfin les intrépides explorateurs sur la bonne voie. Le 24 mai, près du cap Herschell, ils découvrirent un squelette autour duquel étaient quelques fragments de vêtements européens. Avec quelle émotion ils fouillèrent la neige et trouvèrent un petit portefeuille renfermant des débris de lettres encore lisibles! Cet horrible climat a du moins une qualité: c'est de conserver indéfiniment les objets. Aussi les navigateurs ont-ils pris l'habitude d'établir partout sur leur route, sous la neige et la glace, des dépôts de vivres et de combustible qu'ils recouvrent de pierres jusqu'à une certaine hauteur, de sorte que les égarés, ou les captifs des glaces, peuvent, en maints endroits, se ravitailler pour un temps plus ou moins long. Ces *cairns* ont déjà sauvé bien des existences, mais parfois, hélas! ils n'ont pu que prolonger de terribles agonies!

En poursuivant sa route d'après les indications de quelques Esquimaux, Mac Clintock et son lieutenant M. Hobson arrivèrent à un très grand cairn auprès duquel gisaient une petite tente, des couvertures, des habits, des bouteilles cassées, mais pas de papiers. Deux milles plus loin, ils rencontrèrent deux autres petits cairns ne contenant qu'une pioche et une boîte à thé encore pleine. Enfin, le 6 mai 1859, à la pointe Victory, où James Ross n'avait pu parvenir dix ans plus tôt, le lieutenant Hobson s'arrêta devant une autre cachette et, parmi les pierres du sommet, il trouva une boîte de fer blanc, renfermant un rapport succinct de l'expédition perdue! Ce document, écrit sur parchemin, constatait que le 28 mai 1845 *tout allait bien* à bord de *L'Érèbe* et de *La Terreur*, que, parvenus au 77° degré de latitude nord, les deux navires étaient allés prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. L'année suivante, le 18 septembre 1846, ils étaient bloqués dans les glaces, à environ 15 milles des rivages nord-ouest de la Terre du Roi Guillaume. Là, se passa leur second hivernage.

Autour des marges du document, des observations avaient été ajoutées par divers officiers, onze mois plus tard, le 25 avril 1848. En *vingt* mois, les navires n'avaient fait qu'une *quinzaine* de milles (5 lieues) vers le sud. On les avait alors abandonnés. Sir John Franklin était mort le 11 juin 1847; neuf de ses officiers et quinze hommes l'avaient déjà suivi dans la tombe. Les

survivants, au nombre de cent cinq, promptement épuisés par leur marche sur la glace, avaient abandonné, en cet endroit, une grande quantité d'habits et de provisions de toutes sortes. Après dix ans écoulés, des pioches, des pelles, des ustensiles de cuisine, des cordages, du bois, de la toile et même un sextant portant un nom gravé, étaient encore épars sur le sol ou incrustés dans la glace.

Le lieutenant Hobson laissa un rapport que Mac Clintock trouva peu de jours après. Il se dirigea ensuite vers un grand bateau destiné dans le principe, par les malheureux naufragés, à remonter la rivière du Grand Poisson, puis abandonné par eux. Grand et léger, il était placé sur un solide traîneau. A l'arrière, il contenait un squelette desséché sous un monceau de vêtements; un autre, endommagé sans doute par les animaux de ces parages, gisait non loin de l'embarcation. Cinq montres, une quantité considérable de cuillers et de fourchettes en argent, plusieurs livres religieux furent recueillis à cette place, mais on ne put découvrir ni journaux de bord, ni portefeuilles ou effet marqué. Deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, étaient appuyés sur les côtés du bateau, probablement à la place où les deux victimes, dont on voyait les restes, les avaient déposés onze ans auparavant. Il y avait, tout autour, des munitions en abondance, trente ou quarante livres de chocolat, de thé et de tabac.

Hobson et Mac Clintock recueillirent encore bien des reliques intéressantes, entre autres une cuiller marquée au nom de sir John Franklin. Si d'autres vestiges de ce grand naufrage existent ailleurs, ce doit être dans les petites îles situées entre les caps Crozier (1) et Herschell, ou chez les Esquimaux nomades. Ceux-ci ont affirmé qu'à l'époque de la catastrophe, une troupe d'hommes blancs, se dirigeant vers le sud, avait acheté quelques provisions à leurs tribus errantes, mais que tous avaient succombé à la faim et au froid.

Le dernier acte de cet affreux drame était désormais connu et le document découvert apprenait au monde que l'héroïque commandant de l'expédition s'était assuré en même temps de l'existence du passage tant cherché ou nord-ouest et de son inutilité pratique.

Une petite troupe de vingt-trois hommes portés par un frêle canot, exposés pendant deux ans aux plus terribles dangers, avait enfin donné le triste repos de la certitude à un stoïque cœur de femme et enrichi la science d'une solution qu'elle cherchait avec fièvre depuis près d'un demi-siècle.

V

On aurait pu croire que l'heureuse issue de l'expédition Mac Clintock aurait mis fin à des entreprises dont on connaissait à fond les périls

(1) Le capitaine Crozier commandait *La Terreur*.

et les résultats toujours aléatoires, mais la science est insatiable et l'enthousiasme de ses disciples sans limites; elle avait encore trop à apprendre pour s'endormir sur les lauriers passés; toute question commerciale écartée, on ne fut que plus ardent à élucider les problèmes purement scientifiques. L'Angleterre et les États-Unis entrèrent en lutte.

En 1871, ces derniers envoyèrent le navire *Polaris*, commandé par le capitaine Francis Hall, dans le détroit de Smith pour en explorer les issues: les détroits de Kane, de Kennedy et de Robson qui forment un Hellespont arctique, une mer de Marmara et un Bosphore du nord et ouvrent un passage de 300 milles, conduisant directement à la mer Polaire. Hall dépassa le 82^e degré de latitude qu'aucun navigateur n'avait encore atteint et mourut à cinquante et un ans, sur les lieux de son triomphe.

Un événement terrible a rendu ce voyage célèbre entre tous.

Après la mort de Francis Hall, le découragement s'empara de l'équipage; le nouveau chef n'était pas de taille à remplacer l'ancien et à faire supporter virilement une nuit de cent trente-cinq fois vingt-quatre heures. On décida le départ au retour du soleil, mais on perdit du temps et, de nouveau, on se laissa surprendre par les ténèbres vers la fin de 1872. Le navire, pris dans la banquise, dérivait avec elle vers le sud, lorsqu'une nuit, le mécanicien, se trompant, prit le bruit du liquide qui cascada dans la cale, pour le fracas d'une immense voie d'eau et jeta l'alarme. Le nouveau capitaine fut le premier à crier: « Sauve qui peut! » La plus épouvantable confusion régna aussitôt; on fit main basse sur tout ce qu'on rencontra et on le précipita sur la glace. Les ténèbres étaient opaques; un jeune lieutenant, qu'on appela dès lors le capitaine Tyson, entendait des cris autour de lui sans voir d'où ils partaient. Il tourne le dos au navire, essayant de calmer ceux qui sont sur la glace, puis il change de place, lève la tête et n'aperçoit plus *Le Polaris*!

Une saute de vent subite et furieuse l'avait entraîné, les naufragés restaient abandonnés sur leur glaçon. Ils étaient dix-neuf, y compris deux Esquimaux, leurs femmes et leurs enfants dont ils n'avaient pas voulu se séparer quand on les avait engagés comme interprètes et conducteurs de chiens. Un pauvre petit bébé était même né à bord peu de temps avant! La présence des deux Esquimaux fut le salut; ceux qu'on appelait *les Sauvages*, Joe et Hans, sauvèrent les civilisés. Ils savaient construire les maisons de glace et de neige, excellents refuges contre le froid; ils savaient guetter et harponner le phoque, tirer l'ours, ressources précieuses contre la famine et le scorbut; habitués à toutes les horreurs de ces climats meurtriers, ils n'ignoraient aucun moyen de se défendre contre eux; soumis et dévoués, ils

étaient toujours prêts à faire profiter tout le monde de leur expérience. Pour comble de malheur, la grande nuit du pôle commençait, mais, en revanche, le capitaine Tyson était à la hauteur de sa terrible tâche.

Dès que le pâle crépuscule parut, il prit ses mesures. Le glacier flottant, sur lequel on se trouvait, avait six kilomètres de tour, une épaisseur variant de trois à dix mètres, des monticules de glace hauts de quinze à vingt mètres. On pouvait s'y installer et prier Dieu de ne pas le laisser fondre ou se briser trop vite; peut-être, dans l'intervalle, serait-on recueilli ou trouverait-on une terre quelconque.

Joe et Hans sont d'admirables architectes, en quelques heures ils ont construit un petit village d'*Igloss* ou cahutes dont les murs et le toit arrondi sont formés de blocs carrés de glace, façonnés avec de la neige très dure.

Toutes les demeures ont leur entrée sur une sorte de rue; cette entrée n'a guère plus de trois pieds de haut, on s'y glisse en rampant. La fenêtre est représentée par un trou de 50 centimètres de côté, dont une membrane transparente forme la vitre. A l'intérieur, les Européens ont peine à se tenir debout. Dans le grand *igloss* des matelots, ceux-ci sont entassés comme des sardines en boîte. Disons, par parenthèse, que ces hommes étaient, en majorité, des Allemands et qu'ils se montrèrent, pendant toute la durée de l'épreuve, exceptionnellement paresseux, égoïstes et gloutons, accaparant les provisions conquises par d'autres, insultant les Esquimaux qui les faisaient vivre, volant le tabac, si précieux, sans s'inquiéter de savoir comment feraient les autres.

Il restait deux bateaux et deux kayaks ou barques groënlandaises, ressources suprêmes pour l'avenir. On pesa la nourriture. C'était la mort par la famine bien avant la fin d'avril, époque où l'on pouvait espérer que la banquise atteindrait les parages des baleinières, si l'on ne parvenait pas à se procurer d'ici là des provisions fraîches. Heureusement, armes et munitions abondaient; il fallait espérer que le gibier viendrait s'offrir au canon des carabines ou au harpon des Esquimaux.

Assez vite, l'équipage accepta sa vie étrange et précaire sur le *glaçon du Polaris*.

Deux fois, il aperçut le navire et deux fois son espoir d'en être vu fut cruellement déçu.

Il ne fallait plus compter que sur soi et sur la Providence; celle-ci prenait presque toujours la forme des deux Esquimaux, leur zèle était infatigable. Eux seuls savaient trouver les petits trous que font les phoques pour venir respirer, y faire le guet, saisir le moment de jeter le harpon dans la tête de l'animal; mais l'animal, souvent, se faisait rare et la faim tordait les entrailles. Un jour, il fallut tuer cinq chiens; on n'en avait plus que quatre! Il n'y avait pas là cruauté, car les pauvres

bêtes tombaient d'inanition. Souvent, les hommes affamés se jetaient sur la chair crue du phoque, avalant tout, même la peau; quant à un verre de son sang, c'était le nectar et le cordial par excellence! Les Esquimaux en remontraient aux civilisés sous le rapport du dévouement, de la patience, de l'ingéniosité. Sans eux on serait mort de faim et de froid; grâce à eux, il n'y avait pas même de malades; les deux femmes, bonnes, courageuses et résignées, passaient leur temps à raccommorder, à confectionner des vêtements, à faire le ménage et ne se plaignaient jamais; une gentille fillette, Pianey, elle-même, se cachait pour pleurer quand elle avait trop faim, et la maman nourrice allaitait, soignait son bébé aussi tranquillement que si rien d'anormal ne se fût produit dans sa vie. Et les soi-disant civilisés, les Allemands surtout, méprisaient ces gens simples et leur auraient volontiers reproché leur maigre nourriture, quand ils leur devaient leur propre subsistance.

Le pauvre capitaine Tyson les protégeait de son mieux, mais il avait grand-peine à maintenir son autorité. Dans la bagarre, il avait été le seul qui n'eût pu garder ses armes. Un jour Joe lui apporta son pistolet; le brave homme avait peur des matelots allemands, les croyait parfaitement capables, à un moment donné, de ne pas reculer devant le cannibalisme! Et il y avait là des petits enfants!

Plus d'une fois les Allemands enlevèrent le phoque harponné par Joe ou par Hans, sans leur en laisser une parcelle. Ils ne comprenaient même pas, dans leur brutalité, qu'ils pouvaient tuer leurs poules aux œufs d'or, car eux ne prenaient rien.

Au bout de quatre-vingt-trois jours de cette horrible existence, le soleil reparut! Ce fut du délire et la prise d'un phoque permit de célébrer dignement l'événement.

Mais bientôt d'épais brouillards voilèrent l'astre renaissant. Ces brouillards étaient produits par l'air chaud du sud. Nouvelles terreurs! Le moment approchait où la banquise se ramollirait, se briserait, où le glaçon du *Polaris* pourrait être brisé, englouti! Il fallait travailler à réparer le bateau, car d'un instant à l'autre on serait peut-être dans l'eau.

Tout à coup le gros gibier manqua: on fut encore sauvé par de tout petits oiseaux appelés *dovekies* dont le nombre fit un peu compensation à leur petitesse.

Le jour où le capitaine fuma sa dernière pipe, fut un des plus douloureux. Les Allemands, qui avaient accaparé le tabac comme le reste, ne lui en offrirent pas une feuille. En revanche ils s'empoisonnèrent tous avec le foie d'une certaine espèce de phoque; malgré les avertissements du capitaine, ils n'avaient écouté que leur gloutonnerie et faillirent la payer de leur vie.

Le 11 mars, après de terribles tempêtes, le glaçon du *Polaris* se brisa à vingt mètres des *igloss*; on n'était plus que sur une chaloupe de glace. En

même temps paraissait la première baleine ; si elle annonçait les baleiniers ! Au lieu de cela ce sont les tempêtes de neige, les écroulements de banquises, les retours subits du froid, les effondrements. On n'a plus de refuge, on saute de glaçon en glaçon, on attend la mort à toute heure, on est lapidé par les éclats de glace, on n'entend que des pleurs, des gémissements de femmes et d'enfants, des hurlements d'hommes ; on n'a plus qu'un bateau follement surchargé, on embarque lame sur lame, une soif ardente brûle les poitrines, car tout est envahi par le sel ; le fracas est épouvantable et pourtant au milieu de ce chaos, de ces souffrances sans nom, on défend un reste de vie, on erre à l'aventure, appelant une voile sans espoir de la voir jamais. Tout à coup elle apparaît ! Un cri de folie retentit, puis de désespoir ; le steamer ne voit rien, n'entend pas les coups de feu ! Un autre se montre. Nouvelle angoisse. Tous deux s'éloignent ! Alors le brave Hans se dévoue ; on lui apprend à prononcer deux mots : *Steamer Américain*. Il se lance tout seul dans son frêle kayak au milieu du chaos mouvant ; il a résolu de couper la route au navire, de sauver sa femme, ses enfants, ses compagnons, ou de mourir. Il disparaît dans le brouillard ; sera-t-il aperçu ? On prodigue la poudre sans plus songer à l'économie. Enfin le vapeur fend le voile de brouillard à un quart de mille : Hans est à bord ! Le capitaine Tyson saisit la hampe du drapeau que Joe soutient d'une main et bientôt le navire est bord à bord avec la banquise. C'est la *Tigresse*, baleinière de Terre-Neuve. Elle recueille les naufragés dont la torture a duré six mois et demi.

Et le *Polaris* ? On n'en savait rien. Avait-il sombré dans les glaces polaires ? Le capitaine Tyson arrivé le 1^{er} juin 1873, à Washington, obtenait comme récompense de son héroïque sauvetage, le grade d'officier à bord de la *Tigresse* et repartait avec elle, dès le 14 juillet, à la recherche des absents. Arrivé au lieu maudit où il avait été séparé d'eux, il apprit par des Esquimaux, que le *Polaris*, abandonné par son équipage, avait en effet sombré, que son capitaine et ses hommes avaient hiverné sur la terre ferme, non loin de là et que depuis deux mois, ils étaient repartis sur deux bateaux, se dirigeant vers le sud.

Forcé de retourner à Terre-Neuve, Tyson fut informé que tout le monde avait été recueilli en mer par un baleinier écossais, dans la baie de Melville.

Nous nous sommes arrêté à cette aventure extraordinaire et nous en raconterons encore une autre, pour donner une idée exacte, mais bien faible des périls et des hasards auxquels sont exposés les navigateurs arctiques.

VI

L'expédition anglaise, formée par les bâtiments *L'Alerte* et *La Découverte*, et commandée par les capitaines Nares et Markham, reprit la route du

Polaris en 1875, et atteignit la latitude de 83° 20' ; l'Angleterre avait battu tous ses concurrents. Elle avait usé, pour y parvenir, des voyages en traîneaux dont les fatigues sont si écrasantes. Il ne faut pas se représenter ces voyages comme des courses agréables et rapides sur une glace bien unie, dans des véhicules élégants aux clochettes argentines où des amateurs, bien emmitoufflés dans leurs fourrures, se laissent tranquillement traîner par des rennes, et surtout par des chiens. La glace unie est l'exception ; la plupart du temps, il faut se frayer un passage dans le *paquet*, amoncellement de blocs, soit au moyen de la hache et de la scie, soit, en aidant l'attelage, en poussant ou traînant la lourde machine qui porte les tentes, les vivres, les vêtements, les outils, les armes, les instruments, les médicaments, ou bien encore les bateaux pour les passages fréquents ouverts par les eaux dans la banquise ; souvent ce sont de vraies collines qu'il faut franchir et redescendre ; parfois, les traîneaux sont renversés ; il faut les décharger et les recharger ; si méticuleuse que soit la prévoyance, mille difficultés imprévues se présentent sur la route, et quand les bandoulières scient les épaules et qu'on tire, sous la pluie ou la neige, sur des monceaux de glace, on a vraiment gagné son repos.

A la première heure, le cuisinier (chacun l'est pour vingt-quatre heures, car cette corvée est la plus pénible) allume la lampe de la tente en marchant sans pitié sur ses camarades, et prépare le chocolat après avoir fait fondre de la neige ou de la glace pour se procurer de l'eau. S'il fait très froid, ces messieurs déjeunent *au lit*, c'est-à-dire assis dans les sacs de fourrure où ils dorment, et le spectacle ne manque pas de drôlerie. Puis, à coups de hache, le maître coq coupe le pemmican (mélange de viande pilée et de graisse) et le fait chauffer à son tour. On peut croire que la toilette est sommaire ; en général, elle consiste en un changement de chaussures et un coup de peigne. On prépare le traîneau, on part et l'on marche pendant cinq ou six heures, après quoi l'on goûte : jambon, biscuit, thé. Si le vent souffle, la halte est plutôt pénible. On se livre à mille exercices, on prend les attitudes les plus grotesques pour ne pas se laisser *pincer* ; au moindre symptôme visible, on se frotte mutuellement le nez ou les oreilles ; les lunettes sont obligatoires. Ah ! que le thé bouillant est bon ! L'heure du repos est variable, mais le soir, quand tout va bien, on a généralement marché de dix à douze heures. On choisit le campement, on dresse la tente, les officiers examinent soigneusement les pieds. Les mocassins, jambières, etc., sont si bien gelés ensemble qu'il faut les enlever en bloc, et pour mettre ou ôter une vareuse, changée en camisole de force, il faut, outre l'aide des camarades, des contorsions qui entretiennent la gaieté. Quand tous sont installés dans leurs sacs vraiment de

nuit, le pauvre cuisinier sert le souper : pemmican et thé; puis, moment délicieux, on allume les pipes et l'on prend le grog. On cause du pays, on chante, on écoute une lecture, on dit la prière, et enfin, le cuisinier (toujours) apporte un objet bien raide qui se tient debout; c'est la couverture! Quelle affaire pour l'étendre! Quant à la déraider, c'est la tâche des corps!

Et voilà les bons jours, mais il y en a d'affreux. Pour en faire connaître l'horreur, il nous suffira de rendre brièvement compte de l'expédition Greeley.

MARIE DRONSART.

(La fin au prochain numéro.)



CONSEIL

Faire plaisir



J'ai été jadis profondément frappée d'un mot prononcé devant moi : « Faire plaisir, c'est presque aussi beau que faire du bien. »

Faire du bien... Certes, nous le pouvons toutes dans une mesure quelconque; mais cette mesure, pour beaucoup, se trouve limitée, — limitée par les ressources d'argent, par le manque de loisir, par le défaut de liberté, par la jeunesse elle-même, qui implique l'inexpérience et l'impuissance dans beaucoup de cas. Je connais maintes jeunes filles qui se plaignent de ne pouvoir faire tout le bien qu'elles voudraient, qui s'affligent de tous les obstacles qui bornent leur générosité, et dont le cœur, très large et très chaleureux, n'est pas satisfait lorsqu'elles ont tricoté quelques brassières, remis à une quêteuse une petite pièce d'argent, ou même accompagné de loin en loin leur mère dans ses visites de charité.

Certes, le bien ne se limite pas aux œuvres extérieures. Nourrir, vêtir et visiter les pauvres, cela constitue seulement un des côtés de la charité. Mais le côté moral, celui qui comprend l'aide donnée aux faibles, le conseil salutaire offert aux hésitants, l'appui prêté dans les cas difficiles, dans les situations de famille ou d'argent compromises, ce côté-là est presque entièrement inaccessible aux jeunes filles. Que peuvent-elles donc faire pour donner satisfaction à leurs instincts généreux?

Mesdemoiselles, il vous reste cet ordre de choses qu'on appelle petites, mais qui sont grandes par leur intention et souvent par leurs résultats, cet ordre de choses presque inépuisable que j'ai indiqué par le titre donné à cette causerie : *faire plaisir*

Direz-vous que ce n'est pas là faire *le bien*, ce bien dont vous êtes avides? Je vous répéterai la parole qui m'a tant fait réfléchir : « Faire plaisir, c'est presque aussi beau que faire du bien. »

D'abord, vous rentrez dans les bonnes œuvres proprement dites s'il s'agit de faire plaisir aux pauvres. Ils ont si peu de joies! Le pain qui les nourrit, le vêtement qui les couvre font cesser pour eux une souffrance; mais c'est là le nécessaire. N'ont-ils pas besoin de superflu? Interrogez-vous vous-mêmes, et voyez quelle place le superflu tient dans votre vie; à vrai dire, c'est lui qui constitue vos satisfactions. Superflu matériel, superflu moral, donnez-le comme on vous le donne. Ne pensez-vous pas que le sourire, la bonne parole qui accompagne un morceau de pain fait plaisir au pauvre? Que la patiente sympathie avec laquelle vous écoutez le récit de ses peines soulage son cœur? Que le bonbon, le jouet de deux sous offert au petit enfant mettront un rayon de soleil dans sa douloureuse enfance, dissiperont peut-être l'amertume qui s'accumule contre les riches au fond du cœur de son père? N'avez-vous jamais songé à la joie qu'apportent, dans des intérieurs misérables, des objets que vous dédaignez, et n'avez-vous jamais, aussi, envisagé l'influence morale qu'a un petit plaisir sur une vie déshéritée?

Donc, faites plaisir aux pauvres dans la mesure du possible. Mais n'avez-vous avec eux que de rares contacts directs? Alors, regardez autour de vous, et faites plaisir à ceux qui vous approchent.

Mais, direz-vous, ceux-là ne sont ni pauvres, ni malheureux. Pauvres non, peut-être, et encore, songez-vous aux domestiques, aux ouvriers, à certains fournisseurs malheureux?... Qu'en savez-vous? Que connaissez-vous, jeunes et inexpérimentées comme vous l'êtes, des chagrins, des amertumes, des désillusions qui ont pu s'accumuler dans les cœurs qui vous entourent, et se dissimuler peut-être pour l'amour de vous? Ne fait-on de bien qu'à ceux qui ont aim ou froid? N'y a-t-il

pas, pour les cœurs, la faim de sympathie, la soif de tendresse, la tristesse et le froid de l'isolement, la mélancolie de la vieillesse, — sans parler de cette autre note de la maladie physique, de la fatigue, des malaises qu'amènent l'âge ou les longs labeurs ? Voyez combien d'occasions de faire plaisir, d'être bonne, attentive, aimante, prévenante, tout cela peut supposer et amener ! L'énumération en serait trop longue. Vous ferez plaisir à votre mère en lui épargnant une petite fatigue ; elle se dira : « Ma fille m'aime, elle s'occupe de moi, » et son cœur se sentira payé de beaucoup de peines. Vous mettrez à la portée de votre père les objets qu'il aime à trouver ; vous lirez à votre aïeul le livre un peu sérieux sur lequel il fatigue ses yeux affaiblis ; vous ferez à votre frère, à votre sœur, la surprise d'un tout petit cadeau, d'un ouvrage, ou simplement vous vous prêterez à faire de la musique, ou une partie de cartes, ou une lecture qu'ils désirent. Je m'arrête : un volume ne suffirait pas à nommer les plaisirs petits et grands

qu'on peut causer à ceux qu'on aime, et même aux indifférents.

Car la portée de ces petites satisfactions n'est pas insignifiante ; d'abord, pour vous, c'est un mérite : vous donnez de vous-même, de votre amabilité, de votre cœur ; vous vous oubliez pour autrui, vous faites acte d'abnégation. Mais tout cela porte un fruit : vous dissipez et consolez des tristesses, vous soulagez des fatigues, vous adoucissez des aigreurs et des amertumes, tout cela sans vous en douter, peut-être, mais aussi sûrement que le pain calme la faim et que le vêtement s'interpose contre le froid.

Habituez-vous donc à *faire plaisir*. Et dans peu de temps vous constaterez ou les autres constateront le progrès merveilleux qu'aura fait votre être moral, l'habitude que vous aurez prise de vivre en dehors de vous, presque sans y penser, et de composer votre bonheur, un bonheur vrai et très vif, croyez-le, — du bonheur et du plaisir d'autrui.

M. MARYAN.



SOIRS D'ÉTÉ

*Par un beau soir d'été, je vins à la lumière,
Et j'ouvris, car ma mère ainsi me l'a conté,
Dans un soleil couchant, ma naissante paupière,
Puisse-t-elle se clore avec les soirs d'été ?*

*Par un beau soir d'été, j'ai connu la tendresse,
Et ce premier amour, des étoiles daté,
M'inonda tout le cœur d'une si pure ivresse
Que je voudrais mourir un pareil soir d'été.*

*Par les beaux soirs d'été, j'ai pleuré l'oublieuse,
Mais la clémentine nuit, au sein du tourmenté,
Déposait lentement sa paix mystérieuse :
Amis, je mourrais mieux un calme soir d'été*

*J'ai reçu des beaux soirs les croyances profondes,
Et les astres m'ont dit la gloire et la bonté
De ce Père inconnu que vont cherchant les mondes,
Mon Dieu ! que j'aie à toi par un beau soir d'été !*

ÉMILE TROLLIET.



PIERRE DE TOUCHE

SUITE

XVIII



A chère enfant, je voudrais
« pouvoir vous exprimer
« ma profonde sympathie
« pour votre malheur, d'a-
« bord, puis pour votre no-
« ble projet.

« Je vous adresse quatre
« lettres de recommanda-
« tion que vous voudrez
« bien porter vous-même.
« Deux d'entre elles sont
« pour deux de mes ancien-
« nes élèves, des femmes
« riches, aimables, qui re-
« çoivent beaucoup, et ont
« de nombreuses relations.
« Une troisième est adres-
« sée à M. Olnez, éditeur

« de musique. Il a publié, jadis, des morceaux
« de ma composition, et nous avions des rap-
« ports amicaux. Enfin, la dernière sera remise
« à M^{lle} Nanguat. C'est aussi une de mes élèves.
« Je l'ai aidée à se faire une situation, elle est
« aujourd'hui un des professeurs de Paris les plus
« célèbres en dehors du théâtre. Elle refuse
« chaque jour des élèves; aussi, je vous recom-
« mande à elle, espérant que la reconnaissance
« qu'elle m'a tant de fois exprimée n'est pas seu-
« lement un mot.

« Puissiez-vous réussir, mon enfant ! Pour cela,
« il faut que vous travailliez encore. Laurence
« Nanguat ne vous refusera pas ses conseils, et
« vous devrez vaincre vos regrets et vos désirs de
« solitude pour assister à quelques concerts, et
« vous rendre compte de la méthode des artistes
« célèbres.

« Je m'intéresserai profondément à votre succès,
« je l'implore du ciel dans ma retraite, et je compte
« que vous tiendrez votre vieille amie au courant
« de ce qu'auront pu pour vous ses recommanda-
« tions. »

Marcia relit cette lettre de M^{me} Armel. Avec beaucoup de douceur et de précautions, elle a fait

comprendre à Lucie l'insuffisance de leurs res-
sources, mais de là à lui faire accepter qu'elle,
Marcia, l'enfant chérie, travaille pour vivre, il y a
encore loin, et la sanction exigée n'est pas encore
complètement arrachée. Cependant, novembre
s'avance, beaucoup d'absents rentrent à Paris, et
un jour que Lucie promène ses bébés au Luxem-
bourg, en attendant l'heure d'aller chercher René
et Paul à leur pension, Marcia prend un grand
parti et se décide à porter les lettres de M^{me} Ar-
mel à leur adresse.

Il y a une sorte d'été de la Saint-Martin. La
journée est douce et brillante comme au mois de
mai, et si ce n'étaient les arbres presque complè-
tement dépouillés, on se refuserait à croire que
l'hiver est si proche.

Sauf les courses du ménage et la messe du matin,
Marcia n'est pas encore sortie seule, et, si tendre-
ment qu'elle aime Lucie, elle éprouve une détente
à se trouver libre de la contrainte qu'elle s'impose
depuis si longtemps.

Ce besoin de solitude, rare à dix-huit ou vingt
ans, est devenu pour elle presque douloureux.
Même le soir, quand elle a arrangé le divan pour
la nuit, et qu'elle espère déposer un instant son
masque de sérénité, sa porte s'ouvre, et Lucie
montre sa figure inquiète :

— Oh ! chérie, je croyais que tu pleurais !

Même à l'église, on l'accompagne. Et si parfois,
excédée de ne pouvoir une minute être elle-même,
elle aspire à s'enfermer dans le salon ou à aller
errer dans les allées du Luxembourg, une sorte
de remords la prend : il faut d'abord distraire
Lucie, puis éviter de s'énerver et de perdre son
courage.

Mais enfin, elle est seule, bien que les rues, par
ce doux soleil, soient pleines de monde ; qui n'a
expérimenté, en effet, l'impression de solitude
singulière, absolue, qu'on éprouve au milieu d'une
foule étrangère et indifférente ?

Même, ainsi qu'il arrive dans la jeunesse, chez
les personnes actives, le mouvement et la marche
accélèrent ses pensées sans les distraire. Et c'est
ainsi, d'abord en suivant les trottoirs encombrés
de la rue du Bac, puis en longeant les quais plus
solitaires, que Marcia ose regarder en elle-même,
et sonder ce que la douleur, les soucis, l'angoisse
des responsabilités et des décisions, le soin des

enfants, la sympathie toujours sollicitée, toujours prodiguée, a comme recouvert d'une vie factice.

Depuis deux mois, elle ne se reconnaît pas elle-même; elle a revêtu une personnalité étrangère. Les autres l'admirent et disent que c'est le développement de qualités latentes, l'épanouissement de vertus en germe. On la trouve changée, grandie, mûrie. Mais elle sait bien, elle, que l'ancienne Marcia est toujours là, refoulée, écrasée, mais vivante; elle sait que la jeunesse, sévèrement comprimée, s'agite au fond de son être. La jeunesse! Elle ne s'épanouit pas seulement dans la gaieté, les aspirations joyeuses, les espérances et les illusions: elle a ses formes douloureuses, qui lui sont propres, ses chagrins passionnés, ses désespoirs qui lui font envisager la vie, au moins pour un temps, avec plus de désolation et d'amertume que ne le fait la vieillesse désabusée. Et ce qui lui appartient, à elle seule, comme un douloureux apavage, c'est le sentiment oppressif de la longueur de la vie, du temps pendant lequel elle pense traîner son fardeau. De ce sentiment découle une impression de découragement affreux. Et c'est tout cela que Marcia trouve au fond de son cœur en y regardant pour la première fois.

Chose étrange! A l'âge où nous possédons le plus de forces vives, le ressort le plus énergique, et la faculté de tirer de nous-mêmes des trésors de poésie pour en parer les laideurs mêmes de l'existence, nous dédaignons le présent, ce présent que nous avons le don d'embellir ou d'adoucir. Il nous faut l'avenir, un avenir plein d'espérances, et pourvu que nous croyions pouvoir porter nos regards en avant, nous reposons sur ce qui arrivera... *peut-être*, nous supportons sans nous plaindre les épreuves, les traverses, les ennuis. Oui, il nous suffit alors d'un point lumineux brillant devant nous, si faible, si incertain qu'il soit, si loin qu'il apparaisse, pour nous faire traverser sans peur et sans murmure les ténèbres qui nous pressent...

C'est justement ce point lumineux qui manque à Marcia dans l'espèce d'exploration intime à laquelle elle se livre. Elle n'a pas une espérance humaine à laquelle elle puisse se raccrocher, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, il lui faut supprimer toute pensée personnelle. Elle n'a pas hésité un instant sur ce qui lui est apparu comme son devoir: le mouvement impétueux de son cœur l'a portée à l'accomplir. Mais elle se sent étrangement meurtrie; elle constate, maintenant, qu'il y a eu en elle un déchirement, des fibres brisées, un espoir détruit, et, à la place de toute la lumière, de toute la joie qui ont jadis rempli son cœur, un sombre ennui, un vide affreux, puis cette impression de la longueur de la vie, de la croix qu'il faudra porter, — toujours la même, — pendant des années, franchissant d'interminables étapes de découragement, d'amertume, de tristesse et d'isolement, pour arriver à une vieillesse sans consolation

Ce n'est pas qu'elle ignore ou qu'elle méconnaisse les secours, la lumière, la force qui viennent d'en haut. Ces temps derniers, elle a expérimenté ces secours divers; plus d'une fois, quand elle a senti son courage défaillir, elle a levé les yeux vers le ciel, et a reçu comme une énergie distincte d'elle-même, agissant en elle et par elle, mais de source plus haute. Elle sait que la soumission à ce que fait ou permet Dieu établit l'âme dans une région supérieure de paix, et elle sait aussi qu'il y a des joies célestes qui transportent l'âme au-delà d'elle-même, bien au-dessus de ses propres douleurs. Mais ces joies, Dieu ne les donne pas toujours. Lui qui a voulu boire le calice de Gethsémanie, et qui a crié sur la croix cette parole étrange: « Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Il appelle ceux qui le suivent à participer à ses douleurs; et d'ailleurs, où serait l'épreuve, la souffrance d'ici-bas, si l'eau divine venait toujours enivrer l'âme et l'enlever au sentiment de la lutte?

Il y a donc des heures sombres où l'on voit clairement qu'on recevra la force, mais non pas la douceur, et que le cœur, tout en allant jusqu'au bout du sacrifice, ne se verra épargné aucun froissement, aucune blessure.

Pourquoi se refuserait-elle à s'avouer à elle-même qu'elle a réellement accompli un sacrifice? Si elle a été imprudente en prodiguant sa plus chère, sa plus intime sympathie, celui à qui elle l'a donnée n'en était-il pas digne? Ne s'est-il pas, d'ailleurs, mêlé à son amour le généreux et pur désir d'élever, de rendre meilleur l'homme qui lui apparaît déjà si noble, si richement doué? Une douleur indicible remplit son cœur à la pensée que tout est fini, qu'elle-même a prévenu toute expression de son amour à lui, toute possibilité de bonheur, en acceptant un devoir sacré, mais si lourd. Elle n'a pas l'idée que sa pauvreté présente pourrait l'éloigner d'elle: elle ne peut le voir que noble, généreux, désintéressé; mais de ses mains elle a élevé une barrière entre elle et le bonheur... Et il faudra cacher *cela*, porter, sans rien laisser paraître, le deuil de son espoir, de son amour, de son avenir... Et la vie est si longue! Car c'est toujours à cette impression découragée qu'elle revient, lasse et malheureuse...

En ce moment, dans la disposition où elle se trouve, et avec le besoin fébrile de distraire son ennui, d'abrégier les heures, d'endormir sa pensée, le travail ne lui apparaît pas comme une épreuve, mais comme un soulagement. D'abord, la nécessité la presse; puis, il y aura encore une ombre de douceur dans ce confort donné autour d'elle; enfin, le labeur qu'elle aspire à trouver ne lui déplaît pas: elle se sent assez d'amour de l'art, assez de feu sacré pour inculquer les principes qu'elle a reçus, — ne se doutant pas, la pauvre, combien l'art a peu à faire dans certaines leçons et près de certaines organisations musicales!

Elle arrive au bout d'une demi-heure rue Royale,

devant un hôtel d'apparence majestueuse. La comtesse de Loslonges, l'une des deux dames à qui elle a été adressée, habite le premier étage de cet hôtel, mais elle n'est pas revenue de la campagne...

Le concierge en bonnet de velours et en lunettes d'or qui, après avoir jeté un regard inquiet sur Marcia, a adouci son ton jusqu'à une demi-politesse, déclare ne pas savoir au juste l'époque du retour de M^{me} la comtesse. Elle ne fera probablement que toucher barre à Paris, ayant l'habitude de passer dans le midi les mois d'hiver.

Un peu déçue, Marcia laisse sa lettre, en y ajoutant son adresse, et se dirige vers la demeure de l'autre dame. C'est assez proche : rue Montaigne. Une nouvelle déception l'attend : M^{me} Sarriest est en Italie; mais cependant, on peut à peu près préciser le moment de son retour : elle l'a annoncé pour le mois de décembre.

Marcia se sent soudain lasse. Elle a résolu de ne faire aucune dépense inutile, et résiste à la tentation de prendre une voiture. Les omnibus et les tramways sont encore pleins de mystères pour elle. Elle demande son chemin et apprend, non sans un grand soulagement, que M^{lle} Nanguat, l'éminent professeur, habite à une distance relativement courte : rue Saint-Lazare.

Là, elle n'a pas à craindre de ne rencontrer personne : les occupations de M^{lle} Nanguat ne permettent pas les absences prolongées.

La maison offre une belle apparence ; l'escalier a des murs de stuc, des marches de pierre blanche et un tapis rouge, et la porte d'entrée de l'entresol, à laquelle Marcia sonne, est en faux acajou.

Un domestique vient ouvrir. Il porte une livrée un peu voyante et a l'air insolent.

— M^{lle} Nanguat ?

Il toise Marcia comme l'a fait le concierge de la rue Royale. Elle a une dignité naturelle, et est jolie à ravir, malgré le cerne de ses yeux, dans une toilette de deuil à laquelle l'élégance de sa tournure donne un cachet de distinction très marqué. Il s'incline légèrement.

— Madame donne une leçon... Mais si mademoiselle veut bien attendre dix minutes?...

Elle traverse à sa suite un vestibule riche et encombré, où trouvent place des bahuts en chêne, imités du vieux, des faïences, des plats de cuivre, des tentures orientales et des fauteuils à haut dossier, recouverts de cuir, et est introduite dans un très petit salon tendu et meublé de japonneries. Au plafond, un immense parasol plane; sur les murs, il y a des panneaux de soie, les uns crème, les autres rose pâle, sur lesquels s'enlèvent en délicates et merveilleuses broderies des vols de grue, des fleurs fantastiques et des Japonaises souriantes, à l'allure minaudière. Des divans drapés de damas épais, d'un bleu faux des étagères en bois sculpté, supportant des tasses de satzouma,

des ivoires et de petits dragons de bronze, des cabinets en laque incrustée d'ivoire, des potiches au col élancé sur des colonnes, tout cela, réparti dans une chambre plus grande, offrirait un coup d'œil original et agréable; mais dans ce salon minuscule, Marcia éprouve la même impression d'encombrement que dans le vestibule. Une portière de satin brodé de chrysanthèmes la sépare seule d'un autre salon où s'entend, avec un accompagnement adouci de piano, une voix maigre et ingrate, tremblotant l'air de *Mignon*. De fréquentes observations l'interrompent :

— Trop aiguë, cette note... Le début de chaque couplet plus tranquille, mieux assis... Ne portez pas la voix... *Connais-tu le pays*... Elle suit son rêve... Elle se parle à elle-même et revoit quelque chose...

Marcia écoute avec intérêt la leçon; elle en arrive à presque souffrir de l'insuffisance de la voix, et à attendre avec une espèce d'angoisse nerveuse le cri désagréable que M^{lle} Nanguat essaye en vain de prévenir lorsqu'arrive ce passage : *C'est là que je voudrais vivre. Ce c'est là* devient douloureux pour une oreille délicate.

— Écoutez-moi, dit le professeur d'un ton impératif.

Elle chante le couplet à son tour... Sa voix a perdu sa fraîcheur, et le timbre même en est usé; mais jamais Marcia n'a mieux compris le triomphe de l'art qui supplée presque à la nature, et remplace les notes jeunes et harmonieuses par des effets arrivant *presque* au même résultat. Elle se souvient de la théorie de Raymond sur l'art, et se sent près de l'admettre... Depuis deux mois, d'ailleurs, sans qu'elle le remarque, les théories de Raymond reviennent souvent à son esprit...

Enfin, la leçon prend fin. Quelques paroles animées s'échangent; M^{lle} Nanguat déclare que *l'instrument* étant charmant, les résultats d'études sérieuses ne peuvent être mis en doute; un frou-frou de soie suit, puis, une minute après, la portière du petit salon japonais est soulevée, et Marcia se trouve en face d'une apparition inattendue.

D'après les calculs qu'elle a pu faire, M^{lle} Nanguat ne doit pas être fort jeune. M^{me} Armel est, elle, presque une vieille femme. Mais dans l'embrasure de la porte s'encadre une personne mince et élégante, dont la robe de lainage gris clair, tout ornée de dentelle blanche au corsage, moule la taille irréprochable, dont le teint rivaliserait avec les lis et les roses, et à laquelle des cheveux blonds, légers et frisés, achèvent de donner l'air d'une très jeune femme.

— Voulez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler? commence-t-elle avec un sourire qui découvre de véritables perles, et montrant à Marcia une place sur un des divans.

— Marcia de Laubly... C'est M^{me} Armel-Laugé qui m'adresse à vous...

— Pour des leçons? dit gracieusement M^{lle} Nan-

gouat, prenant la lettre. Il faudrait vraiment que ce fût pour faire plaisir à cette chère vieille amie, car mes heures sont littéralement débordées...

Marcia n'a pas le courage de rectifier cette erreur. Elle regarde avec anxiété le visage de son interlocutrice, tandis que celle-ci lit la lettre. Le sourire disparaît de son visage, et quand elle ne sourit pas, ses lèvres semblent minces et sèches. Elle lève une ou deux fois, sur la jeune fille, un regard qui s'est refroidi, puis, ayant achevé sa lecture, commence à rouler la feuille de papier entre ses doigts chargés de bagues, et continue à regarder Marcia, jusqu'au moment où des larmes d'angoisse roulent sur les joues de la pauvre petite.

— Ce que me demande M^{me} Armel n'est pas très facile... dit-elle d'une voix qui ne garde rien de ses premières inflexions.

— Elle pensait, dit Marcia avec effort, que, refusant chaque jour des leçons, vous auriez la bonté de me recommander...

M^{lle} Nanguat a un petit rire un peu sec, qui lui enlève tout d'un coup son air de jeunesse.

— Vous recommander! c'est fort bien; mais encore faut-il que vous soyez en état de professer... J'ai ma conscience, dit-elle avec emphase, et ma recommandation ne peut être dépréciée... Avez-vous déjà donné des leçons?

— Non, dit Marcia laissant échapper quelques larmes. M^{me} Armel pensait que je pourrais *apprendre* à en donner, mais puisque vous ne croyez pas...

Elle se lève pour partir. Il y a une angoisse contenue, douloureuse à voir sur son visage. M^{lle} Nanguat est-elle émue, ou bien l'idée lui vient-elle qu'elle ne peut se dérober aussi complètement aux obligations qu'elle a à son ancien professeur? Toujours est-il qu'elle fait un geste pour retenir la jeune fille.

— Non, ne partez pas ainsi... Je répète que c'est difficile, mais je ferais beaucoup de choses pour ma vieille amie... Le milieu dans lequel je recrute mes élèves me semble inaccessible, pour le moment, à un professeur qui débute...

(Marcia pense, involontairement, à l'inaptitude de l'élève qu'elle vient d'entendre.)

— ... J'ai déjà, d'ailleurs, quelques protégées commençant à se faire un nom, et que je recommande... Voyez-vous, mon enfant, ajoute-t-elle d'un ton protecteur, à Paris, l'orgueil et la vanité font flèche de tout bois; on prétend se faire honneur de tout, même de ses professeurs, et Philomèle viendrait-elle en personne enseigner ses roulades, qu'on la laisserait de côté si elle s'incarnait en une M^{me} Z. quelconque, parfaitement inconnue...

— Mais alors, que puis-je espérer? demande Marcia avec découragement. Comment me faire un nom sans trouver d'élèves?

— Vous pouvez en trouver dans un autre milieu,

répond M^{lle} Nanguat avec un retour d'emphase, et je puis, si votre talent me satisfait en conscience, vous en procurer d'une manière indirecte... Allons, ne vous affligez pas, et venez me chanter quelque chose...

Elle précède Marcia dans un salon plus grand, très richement meublé, où il y a deux pianos. Sur le pupitre de l'un d'eux se trouve encore la romance de *Mignon*.

— Chantez-vous ceci? Quelle voix, d'abord? Un mezzo? Bien... Essayez...

Marcia domine, à force de volonté, son impression de terreur, et commence l'air qui vient d'être si horriblement torturé. Sa voix tremble d'abord, et les premières notes ne donnent pas l'impression de ce qu'elle vaut; mais M^{lle} Nanguat est un professeur émérite, et, en même temps, une accompagnatrice merveilleuse. Il se trouve que ses observations, un peu brusques, mettent soudain Marcia à l'aise, peut-être parce qu'elles lui rappellent la méthode de sa chère maîtresse.

— Pas de trémolo, c'est indigne de votre timbre... Le trémolo est une *ficelle* bonne pour les voix usées... Plus rond... N'ayez pas peur, ouvrez le gosier largement...

Le sens professionnel de M^{lle} Nanguat reprenant ainsi le dessus et soutenant Marcia, celle-ci sent sa timidité vaincue, et commence le second couplet d'une voix si sûre, si harmonieuse, si riche, que l'artiste tressaille d'étonnement, et jette sur elle un regard mêlé d'admiration et d'envie. Mais Marcia ne s'en aperçoit pas; elle s'est absorbée dans son chant, et sent instinctivement qu'elle n'a jamais mieux dit.

Le dernier accord résonne. M^{lle} Nanguat garde un instant le silence, puis dit presque involontairement :

— Un timbre rare... une ampleur extraordinaire... Et vous êtes jeune, quel âge?

— Bientôt dix-neuf ans.

— Vous acquerrez encore...

Elle regarde de nouveau la jeune fille, et paraît pour la première fois frappée de son visage. Peut-être est-ce dans cette circonstance un malheur pour Marcia d'être si jeune et si jolie. La jalousie de la femme a le dessus sur l'admiration involontaire de l'artiste...

— Il y a beaucoup à reprendre dans votre méthode, ajoute-t-elle froidement. Il y a des moments où vous manquez de souplesse; vous n'êtes pas encore tout à fait maîtresse de vos notes hautes, qui devront être adoucies, et enfin, M^{me} Armel, qui a quitté Paris depuis dix ans, a un peu vieilli, non comme lignes générales, mais comme nuances d'enseignement... Cependant, on peut essayer de vous confier des commençantes... Je m'occuperai de vous, laissez-moi votre adresse...

Marcia se hâte de l'écrire sur une feuille de son carnet, et remercie M^{lle} Nanguat avec un effort qu'elle se reproche.

— Est-ce que... ce pourrait être bientôt ? demande-t-elle timidement.

— Oh ! je ne puis vous le garantir, ma chère, répond l'autre d'un ton protecteur ; on rentre si tard à Paris maintenant !... Mais quand j'ai promis une chose, ajoute-t-elle sèchement, on peut compter sur moi.

Et Marcia se trouve congédiée.

Elle baisse son voile et verse des larmes amères. Elle n'a pas le courage de porter à son adresse la quatrième lettre de recommandation. Elle entre à la Trinité, qui est tout près de là, et épanche devant l'autel l'amertume de son cœur. Puis, après avoir longtemps pleuré et prié, elle revient à pied chez elle, espérant que ce long trajet fera disparaître la trace des larmes de son visage altéré et de ses paupières rougies.

XIX

C'est la saison des grandes joies et des grandes souffrances. Les heureux du monde s'amusent, les enfants attendent l'arbre merveilleux ou cherchent, près du foyer, la place où ils rangeront leurs petits souliers, et, pendant ce temps, les pauvres se demandent avec inquiétude si l'hiver sera très froid, si la grande fille qui va en journée pourra acheter un vêtement plus chaud que le petit châle qu'elle croise sur son buste maigre, si le père n'aura pas de chômages à subir, si les petits ne seront pas malades, et si l'on aura seulement du charbon à allumer dans la grille noire et froide...

Marcia, qui s'est instituée ministre des finances, a perdu le sommeil à force de calculer leurs misérables ressources. Il y aura bientôt un trimestre de loyer à payer, et les dépenses imprévues ont épuisé son épargne. Chaque jour elle et Lucie, sans se le dire, inventent quelque nouvelle et misérable économie... Elles ont découvert simultanément que le vin leur fait mal, que le café les empêche de dormir, que le salon est trop chaud quand il y a eu du feu seulement pendant une heure... Elles n'ont plus jamais faim, et, si réduits que soient les repas, il y a toujours quelque reste pour le lendemain... Elles travaillent sans relâche : cela les distrait, disent-elles, même quand leur travail consiste à refaire des talons aux bas des enfants, et à retourner vingt fois deux vieilles robes pour y trouver un costume neuf.

Lucie s'est chargée du ménage et des devoirs des enfants. Marcia travaille son chant tout en l'aidant. Elle étudie presque sans trêve, bien qu'il

y ait quelque chose de poignant dans le bruit du piano et les sons éclatants et superbes de sa voix dans cette maison en deuil. Mais c'est l'avenir qu'elle prépare, bien que pas une élève ne soit venue lui prouver la bonne volonté de M^{lle} Nanguat, et bien que ni la comtesse de Loslonges ni M^{me} Sarriet ne lui aient donné signe de vie. Elle commence à se décourager, et à penser qu'il est inutile d'aller trouver l'éditeur de musique, pour avoir une nouvelle et plus amère déception...

Lucie est pleine de courage. Son chagrin est désormais tissé avec sa vie ; mais elle ne veut pas qu'il assombrisse l'enfance de ses petits, ni qu'il alourdisse les soucis de Marcia. Elle s'oublie elle-même ; elle cherche à prendre intérêt à ce qui se passe autour d'elle, et, le soir venu, elle reprend avec la jeune fille les lectures en commun. Parfois, il est vrai, son esprit est absent, et, bercée par le bruit léger des mots qui n'ont pas de sens pour son oreille distraite, elle songe au passé jusqu'au moment où, revenant à elle, et voyant sur le visage de Marcia une légère animation et comme une ombre de plaisir, elle remercie Dieu qu'il y ait pour la jeunesse des trêves aux douleurs et aux soucis.

Le colonel d'Espranges a une crise de rhumatismes, et sa sœur ne peut le quitter. Luc vient fidèlement, lui, bien que son cœur se brise à moitié quand il voit l'avenir clos pour lui et pour Marcia. Il ne sait pas quelle réponse elle eût faite s'il lui avait demandé sa main ; il espère, dans son amour désintéressé — et avec quelle ferveur ! — qu'elle ne pensera jamais à lui comme fiancé, et qu'elle ignorera toujours la douleur qui le ronge. Il essaie de s'oublier pour apporter un peu de gaieté dans ce triste intérieur. Il aide René à pénétrer les mystères des déclinaisons latines, et Georges à réciter les départements français ; il apporte des images au petit Paul, et des poupées à Germaine. Pour Marcia, il a un écho de ce qui se fait, s'écrit, se publie, se chante dans les sphères d'où elle est si éloignée. Et enfin, Lucie le trouve toujours prêt à parler du cher passé, de l'ami parti. Elle ne veut pas ouvrir les yeux de sa nièce sur une abnégation si touchante et si simple : à quoi bon risquer d'éveiller en elle un amour sans espoir ? Mais elle apprend à respecter ce caractère, à connaître ce cœur, et ce qu'elle y lit de chagrin supporté dans un mâle silence l'attache encore davantage à son jeune cousin.

M. MARYAN.

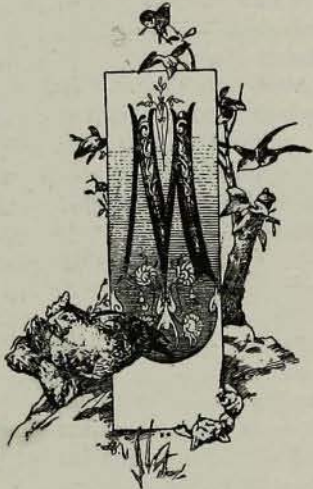
(La suite au prochain numéro.)





TOUT ARRIVE!

SUITE



MAIS Sylvanie n'entendait pas que l'attention se portât sur sa cousine ; et ramenant avec art la conversation sur les sujets qui la touchaient directement, elle se mit en devoir de faire sa profession de foi, de symboliste, avec toute la ferveur d'une prêtresse.

— Nous ne voulons pas que la poésie soit à la portée du vulgaire. Nous prétendons l'envelopper du mystère des mots charmeurs que les initiés seuls

comprendront... Eux seuls l'adoreront en son sanctuaire, lui rendront leurs hommages en une langue que, seuls, ils connaîtront... Et seuls aussi, ils auront le droit de soulever, quand ils le jugeront utile, quelque pli du voile mystérieux d'Isis.

Dévotement, la tante Hermine approuvait, agitant sa tête et, par suite, les bigoudis qui se balançaient sur son front ; tandis que Dorient songeait sans nul respect :

— Comment peut-elle sérieusement s'exprimer de cette idiote façon ! Si loin de Paris et de son cénacle habituel !...

Et voici que Sylvanie le prenait à partie :

— Il faudrait, monsieur, que cette nouvelle conception de la poésie eût ses apôtres tout puissants... Soyez l'un d'eux... Soyez le précurseur qui annonce la bonne nouvelle et appelle les fidèles vers le sanctuaire...

Dorient fut dispensé de répondre à cette engageante proposition... Des exclamations furieuses, un bruit de querelle, de paroles mi-anglaises, mi-françaises, s'élevaient des profondeurs du vestibule ; puis, ce fut le choc d'un vigoureux soufflet auquel répondit une explosion de colère...

— Ah ! mon Dieu, voilà encore la *cook* (1) de mistress Bennet qui se dispute avec Malvina. C'est la quatrième fois depuis ce matin... Si je ne vais pas les séparer, elles se battront ! s'exclama M^{me} Gosseline courant de toute la vitesse de ses jambes, vers la porte :

(1) Cuisinière.

— Au secours ! clamait une voix aigüe, avec un fort accent anglais. Ce fille, il veut me *gratigner* ! Aoh ! le vilain ! le laide !

La Muse daigna se dresser. Et au même moment, M^{me} Gosseline reparut, appelant :

— Monsieur Dorient ! Venez donc m'aider à calmer ces furies !

Il s'inclina, dissimulant une folle envie de rire, et suivit M^{me} Gosseline. La cuisine était bouleversée ; un seau renversé y formait une mare, dans laquelle piétinaient les deux adversaires, campées l'une en face de l'autre, hérissées ainsi que des coqs de combat, Malvina gardant l'approche de son fourneau comme jadis l'Ange biblique, l'entrée de l'Éden fermé.

— Monsieur, fit la tante Hermine, d'un ton de sévère conviction, vous constatez dans quel état ces filles mettent ma maison... Vous pourrez le certifier devant le... je ne sais comment on dit ici, le *connétable* ? je crois...

— Oui, madame, je constate et certifierai ..

— Eh bien alors, accompagnez-moi ! Mes filles, prenez garde à vous !... Tâchez de vous tenir tranquilles !

Et majestueuse, autant que la Muse elle-même, elle tourna les talons et quitta le champ de bataille. Alors, seule dans le vestibule avec Dorient, elle se mit à rire, enchantée d'elle-même :

— Comme je leur ai fait peur ! n'est-ce pas ?... Vous comprenez que ma plainte au *connétable*, c'est une pure plaisanterie !... Maintenant, revenez causer avec Sylvanie !

Mais Dorient avait dépensé toute la somme de patience dont il était pourvu ce jour-là.

— Vous voudrez bien m'excuser... Il se fait tard... Je suis attendu par mes amis et...

— Mais non, restez.... Il va faire de l'orage ! Dînez avec nous ! Je pense que Malvina a acheté quelque chose pour notre repas... Michelle va revenir. C'est étonnant qu'elle ne soit pas rentrée ! Elle devait être ici pour six heures !...

Dorient le regrettait tout le premier, sans qu'il pût en témoigner rien ; et il prit congé de la Muse et de M^{me} Gosseline, désolée de ne pouvoir le retenir davantage, mais vaincue par sa volonté courtoise de se retirer...

Suivi par le regard de la Muse qui s'était arrêtée sous le petit portique dans une pose hiératique,

il traversa le jardin où les fleurs sentaient très fort, sous le souffle brûlant de l'air alourdi et, avec un soupir de délivrance, laissa la grille retomber derrière lui... Alors, il se trouva en présence d'un groupe qui arrivait d'un pas vif; et sous l'ombre du grand chapeau de paille, il aperçut la figure rosée de Michelle, dont les yeux souriaient.

Malgré lui, il laissa échapper, serrant la main fine, tendue franchement vers lui :

— Comme vous rentrez tard ! Il y a longtemps, très longtemps que je... que nous attendons votre retour, madame votre tante et moi...

Elle eut un sourire jeune, un peu malicieux :

— Alors, il est de toute politesse que nous ne vous retardions pas davantage ! Au revoir !

— Vous pensez ce que vous venez de dire ?... Et moi qui m'étais imaginé que vous étiez d'une perspicacité redoutable !... Et d'une sincérité à l'ave-nant !

Elle allait répliquer. Un bruit de voix irritées s'échappait de nouveau de la villa. Elle leva la tête :

— Qu'y a-t-il donc ? Georges, allez voir !

— Ne vous inquiétez pas ! Ce sont les caméristes respectives de Mme Gosseline et de mistress Bennet qui échangent des propos animés ! Ma présence avait eu pour effet de les apaiser un moment... Mais...

— Vous avez été rétablir la concorde entre elles ?

Et Michelle ouvrit de grands yeux, surpris et amusés.

— Oui, madame votre tante avait eu foi dans l'effet de la puissance masculine. Mais cette puissance n'a pas eu longue action, paraît-il ! D'ailleurs, j'ai surtout joué, en la circonstance, un rôle décoratif, étant resté à peu près muet devant les adversaires !

Elle eut un petit rire si frais qu'il ne regretta plus d'avoir longtemps subi la présence de la Muse pour avoir le droit de l'entendre :

— Vous n'oublierez pas votre première visite à ma tante, n'est-ce pas ?

— Oh ! non !... Cette fois, je retrouve votre clairvoyance !

Leurs regards se rencontraient. Il y flottait le reflet de bien des choses qu'ils ne se disaient pas. Clairement elle comprit qu'il était allé à cause d'elle chez Mme Gosseline, comme il sentit qu'elle regret-tait d'avoir été absente. Et il finit gaiement :

— Ne faites pas de jugements téméraires quant à l'impression que j'emporte de chez Mme Gos-seline... Vous vous rendriez coupable d'une erreur !... J'espère pouvoir aller vous le prouver bientôt... Car j'imagine que vous n'êtes pas toujours en pérégrinations ?

— Si ! bien souvent !... Mais un jour de pluie, vous aurez beaucoup plus de chances de nous trouver tous au bercail... Aujourd'hui, voici que l'orage commence... Lucile sauvons-nous !

De toute impossibilité, il ne pouvait la retenir ;

et son secret désir à ce sujet ne put empêcher qu'il ne la vit, quelques minutes plus tard, disparaître dans le lointain fleuri du jardin. Il ne sut pas qu'elle avait à peine monté les marches du petit perron que la tante Hermine s'élançait, la mine épanouie, à sa rencontre.

— Michelle ! Voulez-vous venir un instant ?

Et la bonne dame, mystérieuse et souriante, entraînait la jeune fille dans sa chambre :

— Ma chère, puisque vous êtes ma confidente, que je vous dise combien je suis remplie d'allé-gresse. L'affaire marche à merveille !

— Quelle affaire ? tante.

— Mais, ma chère ! où avez-vous l'esprit ? Je parle de mon projet de mariage entre Dorient et notre Muse... Lui est venu aujourd'hui ! Ils s'en-tendent parfaitement... Ils ont longtemps causé... Tout de suite, il a discerné quelle créature supé-rieure est Sylvania !... Tout va bien... Ne le trouvez-vous pas aussi ? Michelle... Vous ne répondez rien...

— Tante, je vous écoutais... Je serai... très heureuse si vos désirs peuvent se réaliser !...

— Ils se réaliseront ! ma chère.

Michelle ne dit rien... Une instinctive certitude la dominait que les rêves de la tante Hermine avaient tout juste autant de consistance que les bulles de savon lancées par les petits enfants dans l'air léger... Mais c'était là un sentiment qu'elle ne pouvait révéler...

VIII

Dans les rues de Saint-Hélmer c'était le calme morne des dimanches anglais, les magasins clos, le seul mouvement des fidèles qui se rendaient au temple ou des promeneurs qui, en tenue d'été, filaient vers la gare pour se déverser dans la cam-pagne.

Mais près du port, sur la grande place que dominait la statue de sa très gracieuse Majesté la reine Victoria, en grand costume de cour, semblait s'être concentrée toute l'habituelle animation de la ville. Des touristes curieux faisaient cercle autour d'un groupe de Salutistes qui célébraient leur culte à la face du ciel et de la terre, aux sons de trompettes éclatantes et non moins discor-dantes, que rythmaient le tambourin et la grosse caisse... Puis, un silence se faisait, et alors le ca-pitaine de l'armée, un digne gentleman à barbe blanche, vêtu de l'uniforme salutiste, disait à haute voix les prières que tous les fidèles, hommes et femmes, écoutaient dévotement... Ou bien, un néophyte racontait comment l'appel d'en haut l'a-vait conduit dans l'armée du salut et il confessait devant tous les erreurs de sa vie passée... Ce après quoi tous les frères édifiés reprenaient en chœur, sur un diapason aigu, le cantique anglais :

I should believe...

tandis qu'une jeune salutiste, sa figure pâle et sans beauté, enfouie dans la profondeur de la capote de paille, se mettait en devoir de quêter dans le cercle des curieux et d'offrir le journal : *En Avant!*... D'où résultait la dispersion immédiate d'une partie des assistants.

Georges, lui, tint ferme, et, sans hésiter, il tendit un penny à la jeune femme, tout en prenant possession de la feuille édifiante qu'il enveloppa d'un regard empressé.

— Est-ce que vous allez vous enrôler dans l'armée de la maréchale Booth ? lui jeta gaiement une voix.

C'était Dorient qui flânait sur le port par cette riante matinée dominicale.

— M'enrôler ? Pas encore !... J'attends Michelle et Lucile qui font des courses et qui ne reviennent pas. Quand les femmes sont entrées dans un magasin, on ne sait jamais quand elles en sortiront ! Elles m'avaient assuré qu'elles venaient tout de suite et...

— Et elles viennent ! Ami Georges, vous n'avez pas bonne vue... regardez !

Et ses yeux vifs s'arrêtaient, à travers la grande place baignée de soleil, sur Michelle toute blonde dans sa robe noire et Lucile qui, habillée de rose, avait un aspect de grosse petite fleur animée.

— Bonjour ! fit la jeune fille avec un charmant sourire d'amie, répondant à son salut... Vous pensez, n'est-il pas vrai, que Sylvanie a raison de nous traiter de « juives errantes » puisque nous voici déjà en promenade, retour de la messe et que nous nous préparons à faire, tantôt, une excursion monstre en voiture...

— Oui, expliqua Georges allègrement. Nous partons tous en troupeau, dans un des breaks où maman a retenu nos places, pour visiter les *Vincheley, Plémont*... Dommage que nous emmenions le poète Rinaldo qui est ici avec sa famille ! Ce qu'il va nous raser ! Enfin !!! C'est tout de même une chic promenade que nous allons faire !... Pourquoi ne venez-vous pas aussi ?...

— Parce que je ne suis pas invité ! fit-il mi-sérieux, mi-plaisant !

Spontanément, Lucile jeta convaincue :

— Oh ! monsieur, vous l'êtes toujours ! Maman serait ravie de votre présence !

— Mademoiselle, vous êtes infiniment aimable.

Il hésitait, pris à l'improviste par cette invitation. La veille, on lui eût proposé une excursion dans l'île, en break, entouré d'une troupe de fâcheux, qu'il en eût repoussé l'idée même avec horreur. Mais la demande lui venait, alors que Michelle était devant lui, dans sa fraîcheur d'aurore, avec ses yeux de pensée. Brusquement, sa résolution fut prise. Pourtant, par délicatesse, il ne voulait pas imposer sa présence à cette jeune fille qui, seule, existait vraiment pour lui dans la famille Gosseline, dont tous les autres membres lui appa-

raissaient à l'état de quantités négligeables. Et, voulant son consentement, il questionna :

— Est-ce que vraiment je pourrais, sans scrupule, me joindre à vous et à vos amis ? Et, en ce cas, aurais-je encore chance de trouver place dans votre break ?

Elle arrêta sur lui ses larges prunelles lumineuses :

— Je pense qu'en vous mettant en quête d'une place dès maintenant, il vous serait facile de nous accompagner ; si toutefois vous ne redoutez ni la poussière, ni la chaleur, ni le bourdonnement de conversations quelconques et le voisinage de touristes bruyants, ni...

— Mon Dieu ! quel spectre allez-vous encore évoquer pour m'épouvanter ? Faut-il vous dire que je suis prêt à tout, prêt à braver, à supporter sans me plaindre, la chaleur, la poussière et toutes les autres épreuves dont vous me menacez !

— Là ! vous entendez ! Michelle, s'exclama Georges d'une voix si triomphante que les yeux étonnés de Dorient l'interrogèrent.

Le gamin expliqua aussitôt, tout droit devant lui :

— Hier, maman voulait m'envoyer vous avertir que nous allions tous, aujourd'hui, à Plémont, et vous offrir d'être de la partie... Et puis Michelle n'a pas voulu, elle a prétendu que ce serait indiscret, que, par politesse, vous ne voudriez pas refuser, mais qu'au fond du cœur vous nous trouveriez bien « crampons »... Elle n'a pas dit « crampons », mais quelque chose qui signifiait cela !

— Georges, vous n'êtes pas charitable ! fit Michelle dont les joues s'étaient rosées. Puisque les paroles de M. Dorient prouvent que je me suis trompée dans mes suppositions, il fallait avoir la charité de lui cacher mon jugement téméraire...

Le visage de Dorient était devenu plus sérieux et ses yeux pénétrants s'étaient fixés sur Michelle, interrogeant le regard clair qui ne se déroba point. Elle souriait avec un air de confusion juvénile, qui, tout de suite, dissipa la bizarre impression de regret que lui avaient causée les révélations de Georges. Sûrement ce n'était pas pour un motif grave qu'elle avait voulu l'éloigner de cette promenade ! Voici qu'elle proposait :

— Voulez-vous que Georges aille s'occuper d'une place pour vous ?

— Sera-t-il bon négociateur, s'il le faut ? C'est que je n'ai pas envie du tout, maintenant que j'ai été induit en tentation, de demeurer à Saint-Héliér pour y goûter la paix mortelle des dimanches anglais !

— Allez avec lui alors... Il nous apportera la réponse. Nous rentrons déjeuner !... Si toutefois Malvina a bien voulu songer à nous préparer un repas quelconque ! Le rendez-vous est pour onze heures !

Tous les quatre s'étaient mis en marche pour

rentrer dans la ville. Profitant de ce que Georges parlementait avec sa sœur, Dorient demanda à Michelle qui avançait près de lui :

— Vraiment, en toute sincérité, répétez-moi que je ne suis pas importun en vous priant d'accepter ma présence tantôt... S'il en était autrement, pour une raison connue de vous, je vous supplie de me le dire très franchement. Je trouverai quelque prétexte pour me dégager... malgré le regret que j'aurai à le faire !

— Je croyais vous avoir convaincu que vous seriez le très bien-venu... Ce sont les paroles de Georges qui vous en font douter ?

— Un peu !

— Tranquillisez-vous alors... Si j'ai dissuadé ma tante de vous inviter, c'est qu'il me semblait que cette promenade serait insipide dans les conditions où elle se fera... Et je voulais vous l'éviter...

— Ainsi c'est par pure charité que vous me laissez dans ma solitude ?

— Par pure charité ! Mais, maintenant, dans mon égoïsme, je suis ravie de vous avoir pour compagnon d'épreuve !...

Elle avait parlé avec une franchise simple, et il la connaissait trop bien maintenant pour ne pas prendre sa phrase ainsi qu'elle l'avait dite, comme l'expression du plaisir qu'elle aurait à se trouver avec quelqu'un de son monde, dans la société panachée où elle allait passer la journée. Et alertement, il fila avec Georges pour se mettre à la recherche d'une place.

Pendant ce temps, Michelle et Lucile regagnaient *Abercorn villa*. Dans le jardin, la Muse se balançait nonchalamment dans un *rocking-chair*, contemplant sa mère qui ratissait les allées avec tant d'ardeur que ses joues ressemblaient à deux rutilants coquelicots. Au bruit de la sonnette, elle s'interrompit et eut un sourire de bonne humeur pour les jeunes filles.

— Une nouvelle qui t'enchantera ! maman, lui cria Lucile. Nous avons un nouveau compagnon de promenade pour tantôt !

— Qui donc ?... Est-ce que...

— Ce serait M. Dorient ?... Oui !! Georges lui a raconté que nous partions et il a tout de suite demandé à nous suivre !

— Ah ! Michelle, vous voyez bien que j'avais raison !

— Raison de quoi ? questionna la Muse qui n'avait pas été mise au courant des velléités d'invitation de sa mère.

— Raison de vouloir offrir à Dorient d'être des nôtres aujourd'hui. Michelle prétendait qu'il avait horreur des excursions en nombreuse société !

Les sourcils de la Muse se contractèrent :

— Comme vous êtes bien renseignée, Michelle ! ou plutôt quel bon prétexte imaginé pour éloigner Raymond Dorient, tout simplement parce que

vous enviez l'attention qu'il me témoigne et notre communion d'esprit !

Cette fois, l'attaque était plus directe que de coutume. Michelle pâlit un peu et son jeune visage prit une expression de dignité presque hautaine :

— Vous vous trompez, Sylvanie, je ne vous envie rien, et la manière d'être de M. Dorient à votre égard m'est totalement indifférente, ne me regardant pas...

— Tant mieux, s'il en est ainsi...

— Parce que ?...

— Parce que vous perdriez votre temps à espérer charmer Raymond Dorient, comme vous prétendez séduire tout le monde... Vous aimez qu'on vous admire et je comprends que la conquête d'un homme de cette valeur vous tente !... Mais, prenez-en votre parti, ma belle Russe, ce critique ne goûte que les Françaises... Un conseil d'amie, cela en passant.

Michelle eut un léger haussement d'épaules qui semblait rejeter derrière elle les stupides paroles de la Muse. Pas même, elle ne daigna laisser tomber un mot qui eût averti Sylvanie qu'elle avait deviné sa jalousie. Froidement, elle interrogea seulement :

— Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir ? Désirez-vous que je reste à Saint-Héliér tantôt ?

— Ma chère, quelle idée ! protesta M^{me} Gosseline qui, toute troublée, avait écouté Sylvanie, la blâmant sans oser le lui dire. Rester à Saint-Héliér, vous n'y pensez pas !... Que deviendrait votre fervent adorateur, notre poète, et toute sa famille qui est aussi à vos pieds ? Allons, allons, soyez indulgente... Tenez, pour oublier toutes ces petites sottises, soyez assez aimable pour finir de ratisser cette allée, ou faites-la ratisser par Lucile pendant que je vais voir si Malvina nous a acheté à déjeuner... Malvina, sotte fille, où donc êtes-vous ?

Personne ne répondit à cet engageant appel. Et, devant ce silence, M^{me} Gosseline dut s'engouffrer prestement dans l'ombre du logis. La Muse la suivit, sans un regard vers sa cousine ni vers Lucile qui la contemplait d'un œil courroucé, la main frémissante sur l'innocent râteau.

Michelle ne parut pas s'apercevoir de ce départ. Pensive, elle regardait droit devant elle, et il n'y avait plus de sourire sur ses lèvres souples.

— Michelle, ne soyez pas triste ! fit doucement Lucile rejetant son râteau. Ce que dit la Muse ne signifie rien du tout...

— Je ne suis pas triste, chérie, je réfléchis...

— Ne réfléchissez pas puisque cela vous enlève votre gaité ! Ne pensez plus aux paroles de Sylvanie. Elle est jalouse parce qu'elle sait bien que, quand vous êtes là, elle est tout à fait éclipsée !...

Très bas, pour elle seule, Michelle dit :

— Peut-être vaudrait-il mieux réellement que je reste à Saint-Héliér cette après-midi... Ainsi, elle

ne pourrait me reprocher de détourner d'elle ceux qu'elle recherche...

— Michelle, vous ne ferez pas cela ! protesta Lucile avec tout son cœur... Il faut que vous veniez ! Nous n'aurions, nous, aucun plaisir sans vous !... Laissez grogner la Muse ! Vous savez bien comme elle a déjà fulminé le jour où nous lui avons raconté que nous avions rencontré M. Dorient à la Corbière et qu'il s'était promené avec nous ; vous vous rappelez ?...

Oui, certes, Michelle se rappelait. Avec une franchise fière, elle reconnaissait que cette excursion avait été l'une des meilleures dont elle gardât le souvenir. Cette après-midi-là, elle avait retrouvé la jouissance, devenue rare pour elle, d'une causerie avec un homme très intelligent, qui semblait désireux de l'intéresser et s'y employait avec une simplicité séduisante. Alors, tandis qu'elle allait ainsi près de lui, foulant l'herbe molle des falaises, Lucile attentive à leurs côtés, elle lui avait vraiment, pour la première fois, ouvert sa pensée, laissé voir quelque chose de ses goûts, de ses préférences, des souvenirs et des impressions jetés en elle par sa vie un peu nomade. Elle ne soupçonnait guère qu'elle l'étonnait par la maturité charmante de son intelligence de jeune fille, qu'il trouvait délicieux d'entendre, un instant après qu'elle venait de causer comme une femme, un vrai rire d'enfant jaillir de ses lèvres, à quelque réflexion pittoresquement saugrenue de Georges...

Oui, ç'avait été une exquise journée que celle-là ! Pourquoi se fût-elle privée d'en avoir peut-être une semblable, sans nulle raison dominatrice, alors que tous, sauf la Muse, souhaitaient sa présence ?...

— Vous allez venir, dites ? Michelle, répétait tendrement Lucile, inquiète de son silence.

— Oui, chérie, fit-elle, délivrée soudain de l'obscur sensation d'angoisse qui l'étreignait depuis la malveillante apostrophe de sa cousine.

Et à onze heures, elle se trouva au rendez-vous, devant l'hôtel où attendaient tous les excursionnistes, y compris Dorient et la famille Valréas au complet ; le père, un excellent homme fruste et un brin apoplectique ; la mère, timide et simplette

comme sa fille, une jeune personne d'une remarquable insignifiance, peu considérée de ses frères, le collégien aussi indiscipliné que son camarade Georges, et le poète illustre, Rinaldo, bizarrement vêtu et long chevelu à son ordinaire.

— Eh bien, sommes-nous tous réunis ? s'exclama M^{me} Gosseline qui, affairée, semblait une mère poule rassemblant ses poussins. Voici le break qui avance, élançons-nous sans quoi nous serons mal placés ! Voyez cette affluence !

Nombre de touristes, en effet, se précipitaient déjà vers la grande voiture qui, en ces conditions, prenait un air de citadelle enlevée d'assaut !

— Nous avons nos places retenues ! clamait énergiquement la tante Hermine. Donnez-les nous ! Les trois premiers rangs ! Je les veux...

Sa voix, bien que montée au diapason le plus aigu, se perdait dans le bruit des voyageurs escaladant la haute voiture, sans souci des lamentations de la bonne dame. Mais celle-ci put enfin empoigner la manche du conducteur de la caravane qui, dominé par son énergique volonté, fit dégager les trois rangs réclamés.

— Monsieur Dorient, mettez-vous donc près de Sylvanie ! proposa gracieusement la dévouée mère de famille. De cette façon, vous pourrez causer ! Sylvanie, ma chère, monte ; qu'attends-tu ?...

Ce qu'elle attendait ? Tout bonnement, le moment de choisir sa place pour pouvoir, à son gré, profiter de la présence de Dorient qui, sans doute, n'avait pas entendu l'invitation de M^{me} Gosseline, car il ne bougeait pas, laissant toute la société Gosseline se percher sur le break. Seulement, quand il vit Michelle prête à s'asseoir à l'extrémité d'une banquette, il opéra une si juste, habile et discrète manœuvre, que la jeune fille se trouva placée entre lui et le petit poète qui avait travaillé dans le même sens.

Les yeux perçants de Sylvanie avaient tout vu et si Michelle ne fut pas pulvérisée en cette seconde, c'est que les regards sont misérablement impuissants à obtenir un résultat aussi radical.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



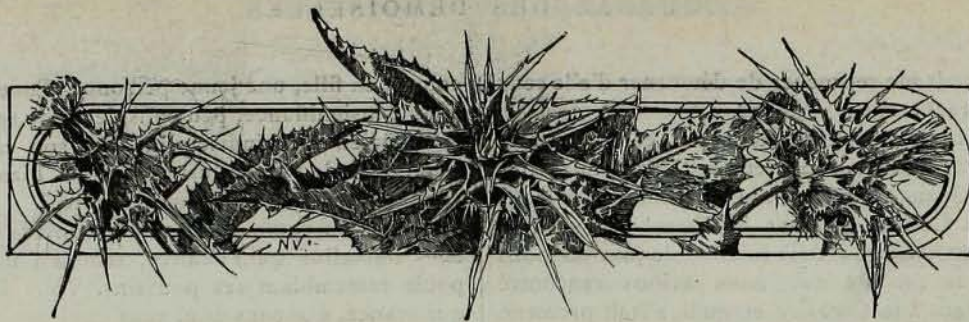
Pensées et Maximes

Les voyages en pays étrangers font durant la première jeunesse une partie de l'éducation, et dans l'âge mûr une partie de l'expérience.

BACON.

Dans la jeunesse, on songe à vous ; dans la vieillesse, il faut songer aux autres.

Marquise DE LAMBERT.



Causerie de Quinzaine



Ne trouvez-vous pas, chères lectrices, que, cette année, le joli mois de mai a bien usurpé son nom ; une pluie incessante a noyé les fleurs ; les *pauvres* relevaient la tête au moindre rayon de soleil, et les oiseaux profitaient de chaque embellie pour gazouiller un peu ; mais ce n'en est pas moins un printemps manqué. Triste chose qu'un printemps manqué ; toute l'année s'en ressent, comme souffre toute une vie d'une jeunesse endeuillée ; il y a longtemps que les Italiens l'ont dit :

Jeunesse : printemps de la vie. Printemps : jeunesse de l'année. 1898 a eu une sombre jeunesse ; souhaitons-lui meilleur âge mûr et bonne arrière-saison, nos villégiatures en profiteront.

Si l'art remplaçait la nature, nous n'aurions rien eu à regretter, car les Expositions successives et simultanées n'ont guère chômé depuis quelques semaines ; en même temps, à deux pas l'une de l'autre, nous avons été conviés, en mai, à l'Exposition canine et à celle de la Société d'horticulture.

Quinze cents chiens rassemblés, c'est une jolie meute, convenez-en, et vous pouvez imaginer quel vacarme s'entendait sur la terrasse de l'Orangerie pendant ces jours mémorables ; toute la lyre des voix canines, depuis l'abolement sonore du chien de garde jusqu'au jappement plaintif du carlin délaissé. Que pensent de cette exhibition les exposés ? Comment s'expliquent-ils leur changement d'existence ? Se communiquent-ils les idées qui passent dans leur cervelle de toutous ? Comme partout il y a les résignés et les révoltés, ceux qui prennent la vie comme elle vient, ceux qui essaient

de la changer, quelques-uns ont un regard humain plein de reproches pour ceux qui, pour un peu de vaine gloire, se sont séparés de leurs fidèles amis.

Dans la section réservée aux chiens d'appartement dits de luxe, circulent des histoires plus ou moins légendaires à la gloire des chiens ; nous y avons appris que la Société protectrice des animaux leur vote des colliers d'honneur pour des actes de sauvetage et de dévouement ; que plusieurs d'entre eux sont de futurs rentiers, leurs propriétaires leur assurant, à perpétuité, le tapis moelleux, la niche enrubannée, l'écuille en fine porcelaine, et, pour que les soins ne leur manquent jamais, leurs gardiens recevront une rente qui cessera à la mort du toutou ; jugez de la sollicitude qui les entourera et prolongera leur vie, à moins qu'elle ne l'abrège, car ces coqs en pâte ne sont pas les Mathusalem de la race.

Nous quittons les chiens, et quelques pas à travers les Tuileries nous amènent à l'Exposition d'Horticulture, au Salon des fleurs. Chaque année ajoute à son éclat ; nous n'apprécions guère les nouveautés qui nous montrent des fleurs, ou plutôt des feuilles naturelles, tellement symétriques qu'on les croirait artificielles, mais quelle magnificence dans ces forêts de rhododendrons géants ; quelle étrangeté dans ces orchidées aux formes bizarres et tourmentées ; quelle grâce dans ces gerbes de fleurs coupées, si habilement disposées dans un savant pêle-mêle. Détail noté à votre intention : de très jolis menus champêtres bien faciles à exécuter : une simple carte de bristol, quelques branchettes de fleurs jetées dans l'angle retenues par un petit nœud de ruban ; il convient de choisir des fleurs un peu vivaces, afin qu'elles puissent durer le temps d'un repas sans être lamentablement fanées. L'innovation de cette année était l'Exposition d'œuvres d'art se rattachant à l'horticulture ; tous les grands peintres de fleurs y avaient fait des envois très remarquables.

Vraiment, au printemps, les gens de *loisir* n'ont pas une minute, tant il y a de choses à faire et à

voir; dans la charitable pensée de venir en aide aux Espagnols, la vicomtesse de Janzé a, pendant une semaine, ouvert son hôtel de la rue de Marignan à tous les visiteurs qui apportaient deux francs à la bonne œuvre; la foule était si grande qu'à peine entrevoyait-on les riches collections et pouvait-on s'arrêter quelques secondes devant les tableaux précieux; total: 80,000 francs de recette; c'est un joli denier. On dit que cet exemple sera suivi par d'autres collectionneurs, c'est une forme de charité où la vanité trouve probablement son compte; en tous cas, elle n'est pas à la portée de tous, et le commun des mortels n'y est pas appelé.

Autre occupation d'une journée pluvieuse, en pleine période électorale, alors que les murs de Paris étaient bariolés d'affiches multicolores et qu'on apercevait des noms connus ou inconnus perchés aux endroits les plus insolites, nous fûmes conviés à la réunion générale de la Société de Sauvetage des naufragés; c'était M. Lavis, de l'Académie française, administrateur de la Société, qui faisait le discours d'usage, c'est vous dire, chères lectrices, que nous avons eu là un véritable régal pour le cœur et pour l'esprit. Nous qui cherchons partout le féminisme pratique, avons applaudi avec joie la communauté de succès du ménage Auffred, de la côte d'Audierne. Ils étaient là tous deux, bien simples en leurs costumes bretons, et voici comment M. Lavis a présenté M^{me} Auffred à la nombreuse assistance:

« Elle est une très brave femme, comme il est un très brave homme; elle est charitable autant qu'il est courageux. Après le sauvetage, le patron ramène à la maison les naufragés; c'est pour eux un nouveau réconfort que l'hospitalité de la ménagère. A ces hommes qui viennent d'échapper à la mort, le ménage Auffred donne l'idée que la vie est bonne et vaut la peine d'être vécue. A tous les mélancoliques, pessimistes et désespérés par conviction ou par genre, et qui cherchent l'emploi de la vie, ils proposent un emploi: la charité par l'héroïsme et la charité par la bonté. »

Et la bonne femme très émue, sous sa coiffe villageoise, ne se doutait guère de la grande leçon qu'on donnait en son nom, car le pessimisme est un inconnu pour les cœurs simples et vaillants. Je vous assure qu'en sortant de cette réunion on

retombait de bien haut au milieu des affiches bariolées et que le mot de M. Lavis: « Il ne fait pas très beau dans la politique », nous revenait en mémoire. »

Cette politique est pour nous ici sujet prohibé, soit, n'en soufflons mot, elle touche cependant à ce qui nous tient aux moelles et nous nous souvenons du mot de la veuve de Condorcet; le premier consul lui ayant dit assez sèchement:

— Je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique.

— Vous avez raison, général, répondit-elle, mais dans un pays, où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi.

On ne nous coupe plus la tête, mais. . . . Arrêtons-nous ici, comme on chantait dans *Le Chalet*, d'Adam, ou je vais voir, sur ma copie, une grande croix de la Direction avec ces mots: « A supprimer. »

Il nous est au moins permis de souhaiter qu'au moment où vous lirez ces lignes la paix soit rétablie, nos cœurs de femme sympathisent avec toutes celles qui, depuis des semaines, tremblent pour des êtres chers, si loin exposés; la guerre, toujours horrible, est devenue épouvantable avec les nouveaux engins, et chaque coup de canon met en deuil des mères et des sœurs auxquelles notre pensée va souvent.

.*.*

Nous ne voulons pas vous quitter, chères amies, sur cette note trop mélancolique, aussi bien avons-nous recueilli, pour vous l'envoyer, une assez ingénieuse réclame inventée par un journal de la Saxe. Le jour même où commençait à la première page un nouveau roman-feuilleton, on lisait aux annonces:

— Jeune homme, riche, titré, intelligent, distingué, désirerait épouser une jeune fille aussi belle et aussi vertueuse que l'héroïne du roman qu'on peut lire à la première page de ce journal.

L'originalité de cette annonce lui a fait faire le tour de la presse et les lectrices d'affluer, désireuses de connaître le genre de vertu qui séduit les jeunes gens riches, titrés, intelligents et distingués.

EDMÉE.





DEVINETTES

Mots en éventail

Autour de l'éventail : Une nouvelle et lointaine colonie.

Syllabe commune à tous les mots et les finissant : XX.

De gauche à droite : Un doux quadrupède. — Pour le bateau. — Espèce de proverbe. — Fait d'agir. — Au milieu du régiment. — Pour empeser. — Le quart de l'année. — En Chine. — Oiseau de mer. — Contraire de folie.

(Une ancienne abonnée.)

XX



Énigme

Je suis une chimère bien douce aux jeunes filles,
Dont l'esprit vagabond sur mes ailes fragiles
Se plaît à voyager vers les horizons roses.
Sans moi la vie pour elles serait triste et morose.
Et je les vois me suivre dans mon vol capricieux,
Un sourire sur les lèvres, un autre dans les yeux.

(Brin de varech.)

Mots en carré syllabique

Un porte-bonheur. — Ville d'Europe. — Chez la couturière comme chez le peintre.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en étoile

Consonne. — Oui en une langue ancienne. — Magistrat anglais. — Violent emportement. — Connue par une succulente spécialité. — Bois rare et recherché. — Prisonnière. — Deuxième personne d'un verbe. — La reine en a deux.

(Miss Sphinge.)

Vers à terminer

Sur la cire brûlante, imprimons une
Elle s'y fixera d'autant plus
Que le cachet si mou dans le premier
En se refroidissant se durcit
Leçon pour nous : par un
Avons-nous blessé notre ...

Et du mal dont il a
Voulons-nous effacer jusqu'à la
Qu'au plus tôt, il soit
Avant qu'en son cœur
L'amitié ne se

(L. N.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

Mots en éventail :

EMPIRECHINOIS
PYRNOXYYSUVAI
IRIDNOGEEQAMC
CTMRCDNNRUEI

Paroles célèbres : Socrate.

Mots en parapluie :

B A R
V E R
S A
G A L
A O R
D I
I D
E

Charade : De la croix.

Mots en étoile :

TEDETCAD
AMDEIUUM
RASMS
PHRENM
IUL
LOLE
NLAELIDN
C

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.